hibouk

L'INCROYABLE HISTOIRE DU HOMARD QUI SAUVA SA CARAPACE

THOMAS GERBEAUX
PAULINE KERLEROUX

LA JOIE DE LIRE

hibouk

L'INCROYABLE HISTOIRE DU HOMARD QUI SAUVA SA CARAPACE

THOMAS GERBEAUX
PAULINE KERLEROUX

LA JOIE DE LIRE

À Bianca

Cette histoire est vraie,
les journaux en ont parlé.

— Et ils ont dit quoi, les journaux ?
— Ils ont dit qu'en Chine, une écrevisse (presque un homard) s'était échappée d'un chaudron bouillant, et que le cuisinier lui avait laissé la vie sauve.
— Donc, tu n'as rien inventé ?
— Non, rien ou presque.

Préface

J'avais neuf ans l'été où j'appris d'un homard le sens du mot liberté.

Comme tous les ans, nous passions l'été sur l'île aux Moutons. Même pour les grandes vacances, mon père avait toujours refusé de quitter le caillou sur lequel nous étions nés, au large des côtes atlantiques. Cela m'allait très bien.

Papa était vétérinaire et nous vivions entourés d'animaux. Nous avions un chien, un chat et plusieurs moutons. Pour une raison qui aujourd'hui m'échappe – mais je crois qu'il y en avait une – notre chien s'appelait Jean-Pierre. Chaque matin, lorsque nous ouvrions les volets, les herbes sèches de notre jardin étaient couvertes de lapins. Avant de lâcher Jean-Pierre, mon père tapait dans ses mains et les lapins partaient en sautant vers les dunes, ravis de nous montrer leurs fesses.

Notre île était connue pour ses moutons et ses vagues. C'est l'une de ces vagues qui avait emporté ma mère. J'étais trop petite pour m'en souvenir. On m'a raconté que la première fois que j'ai dit maman, c'était le jour de son enterrement, au cimetière de Moutonville, où je continue de fleurir sa tombe.

Les années ont passé et la vie m'a souvent emmenée loin de l'île aux Moutons, mais la vérité est que je n'ai rien aimé autant que ses eaux froides, ses dunes rassurantes et le bleu de ses hortensias. Je suis devenue une vieille bonne femme ridée, mais regardez bien cette petite fille qui joue sur le port de Moutonville. C'est moi.

Jeanne,
Moutonville, 3 juillet 2078

Un homard s'est échappé

Jeanne avait horreur du restaurant.
Elle n'avait rien contre le Restaurant du Port, où son père et sa grand-mère l'avait emmenée dîner. Non, elle avait horreur du restaurant en général.

D'abord, on n'y servait que des plats de grandes personnes, pleins de gras et d'arêtes. Mais, surtout, les adultes restaient des heures à table. Il parlaient, parlaient et parlaient encore. Parfois ils faisaient une pause et c'était reparti : ils parlaient, parlaient, parlaient. Ils parlaient de

choses sans importance, qui n'intéressent que les adultes. La politique par exemple.

Le père de Jeanne était le maire de l'île et tout le monde avait un service à lui demander. Un panneau *défense d'entrer*, une clôture, une place au port… chacun voulait quelque chose et rien n'était plus important que ce quelque chose. Le maire écoutait et faisait ce qu'il pouvait.

L'été, les grandes personnes prenaient leur temps. Si bien que lorsque Jeanne, son père et sa grand-mère descendaient dîner sur le petit port de Moutonville, les repas duraient des heures, parfois des semaines, exceptionnellement des siècles. Mais Jeanne savait depuis longtemps qu'à partir d'une certaine heure, les grandes personnes ne font plus attention aux enfants, qui deviennent transparents, comme des fantômes. Les enfants peuvent alors quitter la table sans que personne ne remarque leur absence. Lorsque ce moment fut arrivé, Jeanne se leva et prit la fuite.

Par la fenêtre du restaurant, elle aperçut un groupe d'enfants, qui jouaient au bout du quai. Une fille et deux garçons, qui sautaient en riant dans l'eau noire du port. Un instant, Jeanne pensa les rejoindre, mais elle changea

d'avis. « Se baigner la nuit, c'est dangereux » disaient les adultes. Et puis, de toute façon, ces enfants ne parlaient pas sa langue. Ils disaient des choses étranges comme *Titta på mig, jag är en kanonkulaaa !*

Ce soir-là, une fois encore, Jeanne allait devoir s'occuper seule. En ce mois d'août, la plupart des vingt-neuf écoliers de l'île aux Moutons étaient partis en vacances avec leurs parents sur la Terre Ferme et leurs maisons avaient été louées par des touristes. Certains venaient de loin ; d'autres de très loin. L'île était à la mode.

Lorsqu'elle franchit la porte du restaurant, Jeanne aperçut des bâtons de craie, rangés dans un vieux pot de confiture, au pied de l'ardoise sur laquelle étaient affichés les plats du jour. Elle eut alors l'idée de tracer une marelle sur le quai du port. Elle choisit une craie blanche et la coupa en deux. Elle en glissa une moitié dans sa poche et remit l'autre morceau à sa place, dans le pot de confiture.

Pour accéder au quai, il fallait se faufiler entre les tables de la terrasse. Là, Jeanne croisa son cousin Bulot. En vrai, Bulot s'appelait Victor mais tout le monde l'appelait comme ça depuis que, tout bébé, il avait avalé un bulot

avec sa coquille. Il était plus âgé que Jeanne – déjà adulte mais pas encore trop – et travaillait comme serveur au Restaurant du Port. Quand il aperçut Jeanne, Bulot lui fit un clin d'œil auquel elle répondit en tirant la langue. Son carnet en main, Bulot s'apprêtait à noter la commande d'un couple de vacanciers, attablés en terrasse.
— Le homard au beurre salé ? Excellent choix !

Excellent choix, avait dit Bulot au couple de touristes.
Il n'avait pas tort. Le Restaurant du Port était ce que l'on appelle une bonne table – expression étrange car il ne viendrait à personne l'idée saugrenue de manger une table, mais passons.

L'article d'un critique gastronomique réputé était affiché sur la porte-fenêtre du restaurant. Le papier avait jauni mais l'on pouvait encore lire ce qui était écrit : *une carte simple mais juste, composée de produits locaux,* et plus loin, *on quitte le port de Moutonville avec le souvenir tendre d'un homard à la chair ferme et, dans la poche, un sachet de caramels au beurre salé.*

Excellent choix, donc, mais pas pour tout le monde. Disons qu'il valait mieux ne pas figurer au menu.

Dans la petite salle du restaurant, il y avait un grand aquarium, qu'on appelait aussi vivier. Et, ce soir-là, derrière la vitre sale de ce vivier, un grand homard observait avec inquiétude les allées et venues des serveurs. Ses longues antennes rabattues le long de son imposante carapace bleu nuit, il avait appuyé ses pinces contre le verre.

— Attention, chaud devant ! dit un serveur en passant juste devant le vivier.
Il portait un large plateau sur lequel six crabes immobiles reposaient sur un tapis d'algues, disposés en étoile autour d'un pot de mayonnaise. Le homard reconnut plusieurs de ces crabes, comme lui anciens prisonniers du vivier. Ses antennes se dressèrent. Il essaya d'attirer l'attention des crabes. Plusieurs fois, il cria leurs noms, cogna la vitre avec ses pinces. Mais il n'obtint aucune réponse et c'est impuissant et furieux qu'il regarda s'éloigner les malheureux crabes qui, la veille encore, jouaient au fond du vivier.
— C'est fini, pensa le homard. On est foutus.

De rage, il donna un violent coup de queue qui fit s'envoler une petite figurine de scaphandrier, qu'il avait toujours détestée. Le petit plongeur en plastique rebondit sur le dos d'un crabe un peu obèse, aux yeux globuleux.
— J'espère que ça sera bientôt mon tour, on étouffe ici !
dit le gros crabe en désignant l'épuisette posée dans le coin du vivier.
— Moi aussi ! s'exclama Odette, une belle araignée de mer, qui les avait rejoints. J'ai hâte de me dégourdir les jambes.

Une assemblée de curieux se forma autour d'Odette. Avec leurs longues pattes et leurs carapaces sculptées, les araignées formaient l'aristocratie du vivier. Les plus gros crabes, les dormeurs, enviaient les traits fins des araignées. Les plus petits crabes, les étrilles, admiraient quant à eux leur grande taille. Les homards, par principe, n'admiraient ni ne craignaient personne. Ils appréciaient cependant la compagnie des araignées et acceptaient de partager avec ces dernières un peu du prestige naturel que leur conféraient leur élégante carapace et leurs pinces musclées, dont on disait qu'elles pouvaient fendre la pierre. Personne ne les avait jamais vu briser la moindre roche mais, vraie ou pas, la légende suffisait à donner aux

homards une autorité naturelle que personne ne contestait. Lorsque les crustacés eurent épuisé les sujets habituels de conversation – entre quatre murs de verre, on avait vite fait le tour – un crabe dormeur fit claquer ses pinces et se mit à chanter, vite suivi par les autres crustacés. Tous reprirent en chœur les paroles d'un vieux chant d'aquarium que tout le monde connaissait, sans savoir qui l'avait inventé.

Le trente et un du mois d'août,
Nous vîmes venir sous l'eau vers nous,
Une épuisette amie-amie…
♫

— Ils n'ont rien compris, dit le homard en s'éloignant. Rien.
Il traversa le vivier jusqu'au caillou qui lui servait de lit. Il leva la tête et fixa la surface de l'eau. Le vivier n'avait pas de couvercle. Depuis le fond, on distinguait les poutres du plafond. On voyait aussi briller les lampes qui éclairaient la salle. La liberté semblait si proche… Le homard, cependant, avait tenté mille fois d'escalader les parois glissantes du vivier. Et mille fois il avait dû renoncer.
— Ce vivier sera notre tombeau, dit-il à son voisin de caillou, un homard breton comme lui.

Mancho, c'était comme cela que s'appelait son voisin, avait perdu une pince dans une bagarre. Une pince coupée, ça n'était pas la fin du monde pour un homard. Généralement, elles finissaient par repousser. Mais pas toujours, Mancho en avait fait l'amère expérience. Sa pince l'avait quitté et n'était jamais revenue. Depuis, il se déplaçait avec difficulté et passait le plus clair de son temps à l'abri de la roche.

— Tu vois toujours l'aquarium à moitié vide, dit Mancho. On n'est pas si mal ici. L'eau est bonne, on est bien nourris. Si ça se trouve, les gars ont raison ; la liberté est peut-être au bout de l'épuisette.
— La mort, dit le homard. L'épuisette, c'est la mort.

* * *

Quelques mètres plus loin, devant le Restaurant du Port, Jeanne avait tracé sa marelle, un peu à l'écart de la terrasse.

Si vous étiez passé sur le port de Moutonville ce soir-là, vous auriez pu croire que la petite fille jouait seule. Ce n'était cependant pas tout à fait exact car Jeanne avait invité Margaux, son amie imaginaire. Une copine

toujours disponible, qui avait le même âge qu'elle mais était largement plus maladroite.
Quand c'était au tour de Margaux de lancer le caillou sur les cases de la marelle, Jeanne utilisait sa main et son pied gauches. Et quand Margaux devait passer son tour, Jeanne retrouvait sa main droite et son pied droit. Vu de l'extérieur, c'était la seule différence.

Alors qu'elle s'apprêtait à descendre du Ciel à cloche-pied, Jeanne fut interrompue par sa grand-mère. Elle aussi avait quitté la table.
— Tu rentres déjà ? demanda Jeanne.
— J'ai la tête comme une citrouille. Je laisse ton père et ses amis, mais reste un peu si tu veux, tu connais le chemin. N'oublie pas ton vélo ! dit-elle en s'éloignant. En même temps, si tu préfères rentrer à pied, laisse-le ici, il ne va pas s'envoler.
C'est ce que Jeanne préférait chez sa grand-mère : elle ne s'inquiétait jamais. Pas comme son père, qui imaginait toujours le pire.

En regardant la vieille dame s'éloigner, Jeanne se dit qu'elle avait de la chance d'être la petite-fille de cette grand-mère aux cheveux argentés dont la peau fine et douce était

traversée de plis minuscules et couverte de jolies taches sombres. Le père de Jeanne disait qu'avec ses longues rides et ses yeux bleus, elle ressemblait à Samuel Beckett, un célèbre écrivain irlandais. Jeanne ne le connaissait pas mais elle se disait qu'il était sûrement très beau, parce que sa grand-mère était très belle.

Avant de gravir la petite rue qui montait au village, la vieille dame s'arrêta et sortit quelque chose de la poche de sa robe. Son visage un instant s'éclaira et un nuage de fumée s'envola, qui la suivit lorsqu'elle reprit son chemin. Bulot, dont elle était aussi la grand-mère, disait qu'elle ressemblait à une locomotive à vapeur. « Tu fumes trop, Mamie », disait-il souvent. La grand-mère haussait alors les épaules et faisait semblant d'être choquée. « Occupe-toi de tes rognons, répondait-elle sans méchanceté. C'est pas à mon âge que je vais arrêter ! » Et, de fait, elle continuait.

Quand la vieille dame tenait sa cigarette au coin des lèvres, elle gardait l'œil gauche presque fermé, pour se protéger de la fumée. Cela lui donnait un genre qui plaisait à Jeanne. Et comme plus personne ne fumait sur l'île, la cigarette rendait sa grand-mère unique et, même si elle savait que le tabac était dangereux pour la santé, Jeanne aimait l'idée

d'avoir une grand-mère différente. Toutes les mamies de l'île se ressemblaient : même taille, mêmes yeux bleus, mêmes cheveux blancs… Certaines se ressemblaient tellement qu'on se demandait comment elles faisaient pour se reconnaître. Au moins, quand Jeanne trouvait un mégot par terre, elle savait que sa grand-mère était passée par-là. Elle se disait que, si un jour la vieille dame disparaissait, il suffirait de suivre les mégots pour la retrouver.

Tout alla très vite.

Allongé sur son caillou, le homard était en train de s'endormir quand il se sentit soulevé. Il se débattit tant qu'il put, tenta de s'échapper, mais ses pattes étaient prises dans les mailles d'une petite épuisette.
Mancho, qui ne dormait pas encore, saisit la queue du homard. « Si mon ami s'en va, pensa-t-il, je pars avec lui ! » Mais l'épuisette se mit à bouger, de plus en plus brutalement, et Mancho finit par lâcher prise. Il tomba et coula lentement vers le fond du vivier.
À travers la surface, il vit une grosse tête, coiffée d'une toque de cuisinier. La tête regardait dans l'eau. Puis Mancho vit une main saisir le homard. Une autre main reposa l'épuisette et le calme revint.

Derrière la vitre, Mancho vit s'éloigner la silhouette blanche du cuisinier. « Cette fois, ça y est, se dit-il en regardant disparaître le homard. Je n'ai plus d'ami. »
Puis il se coucha car il était fatigué et qu'il n'avait rien de mieux à faire.

La cuisine était chaude et bruyante. Il fallut du temps au homard pour habituer ses yeux à la lumière blafarde des lampes au néon. Des cuisiniers et des serveurs passaient en criant autour du comptoir où on l'avait déposé. Les murs étaient couverts de bouts de papier. Sur l'un d'entre eux, le homard aperçut son arrêt de mort :

Table 4, homard beurre salé x 2

Il tenta de prendre la fuite, mais cela ne servit à rien. Un cuisinier l'attrapa et, d'un geste sûr, le lança dans une immense casserole.

Le homard coula lentement.
L'eau était grasse et piquante,
chaude comme l'enfer.

Le homard fut pris d'un vertige. Sous l'armure de sa carapace, les images défilèrent. Il revit le fond de la baie où il avait grandi, dans la paisible obscurité des abysses. Il revit aussi sa mère, couvant les œufs de ses frères à l'abri du récif. Il se souvint des disputes avec ses sœurs. De la sensation de l'eau sur son corps nu, lorsqu'il muait et perdait sa carapace.

Dans ce bouillon brûlant d'herbes et de légumes, le homard rêvait à la fraîcheur des fonds, au goût amer des algues. Quand, soudain, il heurta le fond de la casserole, il reprit d'un coup ses esprits et parvint à se hisser jusqu'à la surface. Il réussit à sortir la tête de l'eau, mais un violent coup, porté par une cuillère de bois, mit fin à ses espoirs.

Le homard, de nouveau, coula. Il heurta plusieurs carottes, rebondit sur des oignons, se cogna à un gros navet. Il resta un moment caché au fond, blotti entre deux tomates. Le métal du chaudron lui brûlait les pattes.

Lorsque l'eau redevint calme, le homard se redressa et, d'un puissant coup de queue, se projeta vers la surface. Ses pinces agrippèrent le bord du chaudron. Doucement, il leva la tête. Tous les cuisiniers avaient le dos tourné ; c'était maintenant ou jamais ! D'un bond, il sauta sur le plan de travail, slaloma entre les bouquets de persil et se laissa glisser le long d'un chiffon, qui pendait au rebord de la table.

— Ça alors, dit un cuisinier en se tournant vers un autre cuisinier.
— Ça alors, *quoi* ?
— Viens voir !
— Viens voir quoi ?
— La marmite. J'ai pas rêvé, il y avait un homard dans cette casserole. Il s'est échappé… un homard s'est échappé !

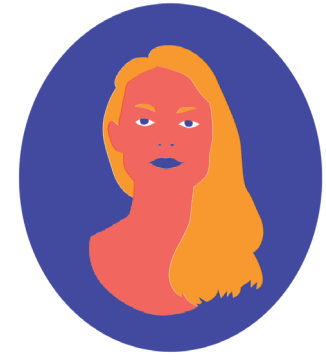
Son collègue le regarda,
se tapa la tempe du bout de l'index
et s'éloigna en gloussant.

Un grand crac

La nuit était maintenant tombée sur le port de Moutonville.

Jeanne distinguait à peine les cases de sa marelle, mais il n'était pas question d'arrêter la partie : elle était en tête, loin devant Margaux, son amie imaginaire. La victoire était à portée de caillou. Jeanne lança le petit galet, qui finit sa course au centre de la huitième case. Elle se mit à cloche-pied et démarra sa course. Elle sauta sur la première case et rebondit sur la deuxième, légère comme une sauterelle. Mais lorsqu'elle posa le pied sur la troisième… crac.

À propos de l'auteur et de l'illustratrice :



Thomas Gerbeaux est né à Paris dans une famille bretonne. Après des années passées à Paris, au Brésil et à Londres, où il vit, l'écriture lui a permis de retrouver les plages de son enfance. Remarqué par la critique et les jeunes lecteurs, son premier roman, *L'incroyable histoire du mouton qui sauva une école*, figure sur la liste de nombreux prix de littérature jeunesse.

Pauline Kerleroux est née à Quimper, en Bretagne, et a toujours dessiné. Après des études de graphisme à Paris, elle a passé plusieurs années à Prague avant de s'installer à Londres. *L'incroyable histoire du mouton qui sauva une école* lui a permis de revenir à ses premières amours, l'illustration. Depuis, elle a illustré le très remarqué *Dictionnaire des droits de l'enfant*.

Thomas et Pauline sont amis d'enfance. Leurs souvenirs d'été aux abords de la véritable île aux Moutons, au large de la Bretagne, ont nourri cette histoire.

Tous droits réservés pour tous pays
© Éditions La Joie de lire SA
5 chemin Neuf - CH - 1207 Genève
ISBN : 978-2-88908-501-9
Dépôt légal : février 2019
Imprimé en Pologne

Mise en page : Pauline Kerleroux et Pascale Rosier